

GWENAËLLE AUBRY

ZONE BASE VIE

roman

nrf

GALLIMARD

GWENAËLLE AUBRY

ZONE BASE VIE

roman



GALLIMARD

« De ce qui se passe derrière les lourdes portes des appartements, on ne perçoit le plus souvent que ces échos éclatés, ces bribes, ces esquisses, ces amorces, ces incidents ou accidents qui se déroulent dans ce que l'on appelle les "parties communes", ces petits bruits feutrés que le tapis de laine rouge passé étouffe, ces embryons de vie communautaire qui s'arrêtent toujours aux paliers. »

Georges PEREC, *La Vie mode d'emploi*

PREMIÈRE PARTIE

PRINTEMPS

I

Lundi 16 mars 2020, 21 h

Livia Antunes
(rez-de-chaussée droite, loge)

Avant, à cette heure-ci, Livia guettait les bruits. Allongée sur le dos, les yeux fermés, elle s'imaginait qu'elle les orchestrait : l'attaque aiguë, sur quatre notes, du code d'entrée, la basse grinçante de la porte cochère, la brève pulsation de la rue, moteurs, éclats de voix éparpillés sur le trottoir du bar voisin, puis, superposés au claquement mat de la clenche, le cliquetis des escarpins de la belle madame Mernissi, le souffle rythmé d'Emmanuel Mulin qui oubliait qu'une petite fille était là, couchée derrière la porte de la loge, et s'entraînait à maintenir jusqu'au palier du premier étage sa foulée de joggeur, ou bien des pas légers, un fredonnement — C'est Kirsten ! qui, elle, se souvenait que la petite dormait tout près, sur sa mezzanine derrière les vitres opaques, et, soudain silencieuse, glissait vers l'escalier en feutrant encore son allure de chat. Souvent, elle ressortait à la nuit tombée mais Livia, enfin assoupie, ne l'entendait pas.

François et Virginie Antunes ont offert cette mezzanine à leur fille pour ses sept ans, en juin dernier, avant de se séparer, en bons termes, à la fin de l'été. Ils ont hésité – les allées et venues, le brouhaha –, mais elle devenait vraiment trop grande pour partager leur chambre. Livia adore sa cabane suspendue dans l'étroit local où sa grand-mère, autrefois, entreposait le courrier. Et ce qu'elle aime par-dessus tout, ce sont les bruits du soir : ils la bercent, ils éloignent les cauchemars, c'est comme de la lumière, la preuve que la vie continue, que le monde est là, très proche, pulsatile et profus, même quand on est une petite fille couchée toute seule dans le noir.

Mais ce soir, Livia n'entend rien. La lourde porte de chêne reste fermée, comme pressée entre le silence du hall et celui, plus pesant encore, de la rue. Livia ne comprend pas. Elle n'est pas malade mais elle n'est pas allée à l'école aujourd'hui et n'y retournera pas non plus demain. Ses parents se sont séparés mais son père, ce week-end, s'est installé dans le studio du quatrième. Le président a dit six fois « Nous sommes en guerre » (elle a compté), mais elle n'a vu ni chars ni soldats. Elle a regardé le discours assise sur les genoux de sa mère. Et quand elle a senti le corps de Virginie se raidir au premier « Nous sommes en guerre », elle a choisi de se concentrer sur la traductrice en langue des signes, cette présence miniature et flottante dont les mains rapides paraissaient filer la trame des mots sur un invisible métier à tisser, puis exécuter des passes magiques pour en conjurer l'effet. Comme sa mère la serrait trop fort, Livia, doucement, a dénoué ses poignets (sur le droit, les cinq lettres de son prénom tatouées en bracelet) et s'est approchée de l'écran pour mieux lire les sous-titres : c'était comme si le président faisait une dictée, mais sans indiquer les points ni les virgules, et avec des phrases bizarres, « J'ai écouté le terrain » ou « Le jour d'après ne sera pas un retour au jour d'avant » – une dictée piège, en fait, une punition, d'ailleurs il avait le même air, le même ton qu'un maître d'école en colère après une récré agitée, le même vocabulaire aussi, « respecter la consigne », « garder le calme », sauf que Livia ne comprenait pas qu'un adulte en costume avec deux bagues et deux drapeaux donne pour consigne de ne pas « se promener, retrouver ses amis dans le parc, dans la rue », ou d'attendre, si on était malade, de ne plus pouvoir respirer pour aller à l'hôpital. Elle a demandé pourquoi : Au lit maintenant, ça suffit, a répondu sa mère d'une voix dure et plaintive qu'elle ne lui connaissait pas.

Et voici Livia allongée sur le dos, les yeux grands ouverts. Tout est à sa place, la guirlande de papillons accrochée au-dessus de son oreiller, la jungle de peluches à ses pieds, et, sur l'étagère à son chevet, à côté de son jouet préféré (un petit paysage à manivelle rapporté du Portugal par sa grand-mère), la lanterne magique qui projette sur les murs et la porte vitrée une lueur bleu sombre où ondulent des formes sous-marines, algues, baleine, méduses iridescentes, le lit de Livia est une arche où se réfugient tous les règnes, mais les mots entendus tout à l'heure la menacent. Elle a eu beau tout faire pour ne pas

les écouter, ils enflent, ils emplissent l'espace clos et familial, « L'ennemi est là, invisible, insaisissable, qui progresse », a dit le président, et soudain Livia sent l'ennemi tout près, camouflé sous le silence, « Personne n'est invulnérable, même les plus jeunes. Même si vous ne présentez aucun symptôme, vous risquez de contaminer vos parents, vos grands-parents », et soudain le corps de Livia devient l'abri de l'ennemi. Quand sa mère l'a emmenée faire des stocks de riz, de pâtes et de vinaigre blanc au supermarché, elle a remarqué que les adultes qui d'habitude lui souriaient et, s'il y avait trop de monde dans les travées étroites, l'effleuraient gentiment de la main — Pardon, ma jolie ! pour se frayer un passage, la regardaient avec méfiance et attendaient qu'elle s'éloigne pour avancer. Et le jour où la maîtresse a punaisé sur la porte de la classe les nouvelles consignes – quatre bulles disposées à la verticale qui, à part celle où l'on voyait un garçon se moucher dans son coude, montraient ce qu'on avait le droit de faire avec ses mains, les laver, oui, prendre un mouchoir, oui (mais alors, pourquoi le coude ?), les tendre à quelqu'un, non –, le jour, donc, où la maîtresse leur a expliqué les *gestes barrières*, elle leur a dit aussi que les enfants pouvaient être infectés par le virus sans tomber malades et qu'on appelait ça être *porteur saint*. Livia en a déduit que c'était à eux, les enfants, de porter le poids de cette chose que l'affiche représentait en surimpression comme une pièce d'engrenage rose chair, une roue dentée aux crans irréguliers, et qu'ils s'en trouvaient sanctifiés, à la façon de ces statues qu'elle a vues dans la cathédrale de Porto, ces poupées aux cheveux longs dont la fine tête cireuse ploie sous d'énormes auréoles de métal. Reste que Livia n'a pas compris ce qu'il y avait de saint à contaminer les autres tout en se portant bien. Elle n'a pas osé poser la question à sa maîtresse, ni à ses parents, car il lui semblait qu'on lui avait révélé une faculté redoutable et honteuse, une sorte de super-pouvoir obscur dont elle ne voulait pas et auquel, à la réflexion, elle ne croyait pas, si bien qu'elle a cessé d'y penser. Mais les mots solennels, martelés, qu'elle vient d'entendre ont réveillé ceux de la maîtresse, telle la formule finale d'un sortilège : « Vous risquez de contaminer vos parents, vos grands-parents », Livia préférerait encore ne plus respirer, et soudain son cœur se met à battre très fort, ses bras, ses jambes se changent en plomb, exactement comme dans un cauchemar alors qu'elle est de plus en plus réveillée, elle va crier, appeler sa mère – et juste à ce moment elle entend sa voix derrière la cloison.

Virginie parle au téléphone, très vite, très bas, et en portugais. Quand Virginie parle portugais, son timbre change, plus rauque, plus profond. C'est sa vraie voix, la voix de son vrai prénom, pas ce prénom français sous lequel la connaissent les habitants de l'immeuble, mais le prénom royal qu'on lui donne à Belmonte et qui, l'été, transforme la gardienne harassée du 11 bis rue Winckler en une jeune femme rieuse en robe légère, aux cheveux nattés en diadème : Maria-Rebecca da Glória, Livia murmure ces syllabes, elle devine que Maria-Rebecca da Glória appelle sa grand-mère, là-bas, à Belmonte, et elle a beau ne pas comprendre ce qu'elle dit, elle la sent qui s'apaise, son débit se fait plus lent, filtré par un sourire, si bien que le cœur de Livia se calme lui aussi, que son corps s'allège, comme si cet appel de l'autre côté de la frontière lui avait insufflé de l'air, un vent salubre qui chasse l'ennemi insaisissable, les saints livides, et les sorts mauvais. Livia tend le bras, attrape le jouet ancien posé à côté de la lanterne magique, tourne la manivelle : une barque apparaît, puis un bateau à voiles, puis un canot en forme de cygne tirant un homme juché sur des skis nautiques. Le poing serré sur la manivelle, Livia s'endort enfin.

Georges Szulewicz
(premier étage droite)

Le visage de Mado vient d'apparaître sur l'écran de Georges. Il ne s'y habitue pas. À chaque fois, ils restent plusieurs secondes sans parler, ils sourient à l'image plate et saturée le temps que ce silence leur recompose un corps. Ce soir, Mado porte, manches retroussées, une chemise d'homme à fines rayures blanches sur un fond du même bleu que ses yeux – cyan, aigue-marine ?, Georges ne cherche pas à le décrire, il sait juste qu'il n'a jamais vu un regard aussi intensément bleu. La lumière oblique, filtrée par la baie vitrée, cisèle le profil gauche de Mado, veloute son lobe percé d'un anneau d'argent, pulvérise ses cheveux blancs, coupés très court, en un halo évanescent. Derrière elle, un pan de mur nu, aussi nu que les murs du salon de Georges, si bien que Mado pourrait être là, assise dans la pièce voisine, et ce rendez-vous Skype un jeu d'amoureux qui n'ont qu'un pas à faire pour se retrouver.

Le bureau de Georges est aussi encombré que son salon est vide. La webcam prélève un fragment de bibliothèque où alternent, sur les rayonnages dédoublés, les volumes jaune paille de la collection Budé, ceux, cinabre, de la Teubner, et le cuir bleu nuit, frappé d'un écusson doré, de la Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis. Pas d'images, à l'exception, hors-champ, d'une photo en noir et blanc découpée dans un journal et encadrée d'argent ciselé. On y voit Jean Seberg, avec sa marinière, ses ballerines, et sa coupe à la Jeanne d'Arc, assise au bord d'un étang par un jour brumeux d'hiver londonien, frissonnant sous le fog, frêle et radieuse. La photo date de novembre 1956, soit treize ans et deux mois après le départ de Mado. Jean

Seberg avait alors dix-huit ans, Georges deux de plus. Mais il est tombé sur ce portrait des années plus tard, à la mort de l'actrice. Et dans le visage de cette très jeune femme disparue, il a reconnu l'avenir plausible de la petite fille de l'été 43. Georges n'a pas encore raconté cette histoire à Mado, elle ignore qu'il a passé sa vie à sculpter des traits de femme sur la glaise encore indécise de ses joues, de son front d'enfant, qu'il a vécu chaque jour avec cette image intérieure inlassablement retouchée, à laquelle aucune figure réelle ne s'est jamais superposée – sauf, donc, celle de Jean Seberg, et c'est la preuve que cette morphose minutieuse, secrète et obstinée, a réussi, car Jean Seberg, si elle avait vieilli, ressemblerait sans doute à Mado aujourd'hui.

Georges s'y perd un peu, à chaque fois il est pris du même vertige, l'image plate sur son écran d'un coup vectorisée en multiples arcs de temps. Et ce soir, il a encore plus de mal à accommoder. Il a écouté le discours à la télévision (d'une façon générale, Georges *écoute* la télévision, et ce, exclusivement entre 20 h et 20 h 30, télécommande à côté de son couvert pour moduler le son). Il a entendu le premier « Nous sommes en guerre », atténué par ce qu'il a machinalement analysé comme une concessive incidente : « une guerre sanitaire, certes », tout en augmentant le volume. Au deuxième « Nous sommes en guerre », il a tout coupé, image et son. Sa main tremblait. Il s'est levé de table et, pour se calmer, il a pris sur ses genoux le chat qui somnolait dans le canapé, un vieux chat sourd et viron, avec un œil bleu comme une porcelaine chinoise et l'autre œil couleur d'or, affublé d'un nom idiot choisi par l'un des petits-fils de Mado, quelque chose comme Ribibi, mais que Georges n'appelle jamais que « Chat de Mado » pour le plaisir de prononcer à voix haute les deux syllabes adulées. *Certes*, leur sort, à Mado et à lui, avait été, au moins provisoirement, scellé le 11 mars, *certes*, il n'attendait pas grand-chose d'un ancien banquier d'affaires au visage lisse et à la culture philosophique et littéraire de toute évidence défectueuse – mais un peu de sens historique, et de décence, si, tout de même : voilà, à peu près, la phrase que Georges, tout en caressant le chat, s'était efforcé de formuler intérieurement avec les intonations fermes et pondérées du professeur Szulewicz, éminent helléniste dont les travaux sur la philosophie tardo-antique font autorité dans le monde entier. Mais sur l'épaisse fourrure blanche, sa main continuait de trembler, et chacun de ces mots était arraché à un enfant muet.

À 20 h 50, Georges s'est aspergé le visage d'eau froide, a versé, d'une main plus assurée, deux gouttes du Blenheim Bouquet de Penhaligon's sur le col *button-down* d'une chemise Charvet élimée au chic impeccable, puis il s'est assis à son bureau, a allumé son ordinateur.

— Alors, nous voici toi et moi dans la même galère !

Mado parle la première. Elle a toujours pris les devants. À Garel, ce matin de juillet 1943 où Georges, seul et furtif, jouait aux osselets dans le jardin des Segret, assis en tailleur au pied de la haie qui séparait leur ferme de la belle maison au toit d'ardoises devant laquelle, la veille au soir, alors qu'il était déjà couché, il avait entendu une voiture s'arrêter, le corps d'un coup raidi, prêt à s'enfuir, aux aguets, jusqu'à ce que s'élève, réverbérée par un crépuscule aussi frais que la nacre d'un coquillage, l'onde flûtée d'une voix d'enfant, ce matin-là, la même voix avait résonné derrière lui alors qu'il testait un tour difficile : Comment tu t'appelles ? Il s'était retourné, cascade d'osselets, et trouvé nez à nez avec, perçant la charmille qui fronçait autour de lui une corolle fluorescente, un petit visage pointu, un visage de faune au sourire édenté : Georges Graffeuil, avait-il répondu, débitant d'un souffle l'histoire qu'on lui avait apprise en même temps que ce nom, fait mille fois répéter, chaque soir, chaque matin, il se les récitait à mi-voix, le nom et l'histoire, avant les prières qui venaient les confirmer, et c'était comme enfiler un vêtement sans coutures, Georges Graffeuil on m'appelle Gégé je suis le cousin de Michel et André j'ai les poumons fragiles alors je suis venu habiter à la campagne – plissés par l'attention, les yeux du petit faune foraient dans le vert acide une fente bleue, froissement de branchages, et voici qu'à quatre pattes l'apparition prenait corps devant lui : Moi, c'est Madeleine, mais on m'appelle Mado, je suis la fille de Jeanne et Paul, je suis en vacances, alors je suis venue passer l'été ici.

Ce matin de juillet 1943, donc, autant dire d'entrée de jeu. Mais aussi en décembre dernier, via une annonce parue dans *Mémoire Vive*, le bulletin trimestriel de l'association Aloumim : « Garel, été 43. Tête d'or à tête de jais » et signée d'une adresse – mado43@gmail.com. Au terme de six jours de vertige (un vertige très physique mais inversé, comme si le vide étourdissant foré par ces soixante-seize années soudain abolies le soulevait, planeur en vol d'onde, vers une zone d'ascendance), Georges avait fini par rédiger une réponse

courtoise et chantournée – un mail de vieux garçon, s'était-il dit aussitôt, consterné, au point de chercher, trop tard, à l'annuler. Le soir même, Mado lui écrivait : « Voyons-nous, c'est plus simple, non ? Mardi 10, roseraie du square René-Le-Gall ? » « Oui. Je t'embrasse », avait répondu Georges dans la minute, et la brève stridence du message décollant de la boîte d'envoi l'avait propulsé tout en haut des rues de nuages. Il avait ouvert son plan de Paris, étudié l'itinéraire en métro : station Gobelins, ok (pas question de prendre un taxi, Georges était encore alerte, comme l'en avait félicité un jeune cardiologue en lui tapotant l'épaule : À votre âge, c'est un exploit, ne pas être confiné en fauteuil – confiné, con fini, oui, avait pensé Georges), remis la main, au fond de l'armoire à pharmacie, sur le flacon de Blenheim Bouquet offert par une amante aux traits flous et au regard incolore, consulté la fiche Wikipédia de René Le Gall (« conseiller municipal communiste fusillé par les Allemands pour son appartenance à la Résistance, le 7 mars 1942, à l'âge de 43 ans »), longuement scruté la photo de Jean Seberg : bref, il avait tué le temps.

Le jour venu, le métro ne circulait pas, des manifestants défilaient contre la réforme des retraites, Georges avait dû se faire déposer en taxi à quelques pas du square, désert par cet après-midi brumeux d'hiver : maigre nuée de gamins sur le terrain de volley, très vieille dame coiffée d'une chapka et emmitouflée de couvertures dans un fauteuil roulant poussé par une jeune femme blonde à laquelle Georges avait demandé le chemin de la roseraie, et là, devant l'obélisque dressé au centre des quatre gloriettes et des haies de thuyas émeraude, une longue silhouette dessinée par un manteau d'un blanc neigeux. Demi-pirouette, fente de lumière bleue, sourire andrinople : Georges, je suis Mado, c'est moi.

Le plus étonnant, songeait Georges quand il se rejouait cet après-midi de décembre (c'est-à-dire tout le temps), ce n'est pas qu'on puisse se retrouver après soixante-seize ans, c'est que le récit d'une vie, sa part ou sa surface dicible, tienne en quelques minutes – un tour de roseraie. Mado s'était mariée, jeune, à un chirurgien parisien un peu cavaleur mais qui lui avait fait, outre deux fils, une vie raisonnablement douce. Elle était veuve depuis dix-huit mois. Des petits-enfants ? Oui, une tripotée de petits-fils et une petite-fille, Laura, son trésor, qui vivait en Angleterre (« étudiante à Cambridge, vous auriez des

choses à vous dire ») avec sa compagne (iris bleu en coulisse pour guetter la réaction de Georges) — Voilà pour ce qui est racontable ! avait conclu Mado, avant d'enchaîner : C'est Laura qui, l'été dernier, de passage à Paris, lui avait parlé de l'association Aloumim, expliqué que ce mot, en hébreu, signifie, selon la façon dont on l'orthographie, « adolescents », « inconnus », ou « sans nom », suggéré de passer une annonce dans *Mémoire Vive*. Te rends-tu compte que pendant toutes ces années je ne connaissais même pas ton nom ?

Mado frissonnait, brusque friselis de rides sur sa peau fine, Allons boire quelque chose de chaud, avait proposé Georges. Elle vacillait un peu sur les talons de ses boots grenat. Il n'avait pas osé lui prendre le bras. Avenue des Gobelins, des cars de CRS défilaient, sirènes à tue-tête, pour aller cueillir les manifestants à Denfert. Ils s'étaient réfugiés dans une rue adjacente, un bistrot de base, banquettes de skaï bordeaux et vagues relents de bière, où Mado, soudain requinquée, avait fait une entrée remarquée dans son manteau blanc, arrêt miroir, rapide voltige de doigts, de bagues, sur ses mèches à la Seberg, sourire hollywoodien aux piliers de bar. Georges s'était glissé dans son dos pour l'aider à se dévêtir, troublé par la douceur soyeuse de la doublure où flottaient des rémanences de Vol de nuit — Attends ! Elle avait tiré de sa poche un petit portefeuille de cuir rouge, posé sur la table une photo aux bords crénelés : Tu te souviens ?

Elle, elle se souvenait de tout, ou plutôt c'était comme si l'image l'attendait pour se souvenir, comme si son regard achevait de la développer, accentuant le contraste entre la blondeur irréaliste de la fille aux cheveux courts et la tête brune du garçon, épaississant le grain du buisson de mûres devant lequel ils posaient identiquement vêtus d'un short et d'une chemisette à carreaux, tandis que Georges buvait son thé Mado déplaçait chaque détail de cette journée d'août 43, les cigales fébriles, la chaleur sèche de midi, leurs jeux du matin — On était allés à vélo jusqu'à Hautecluse, tu te souviens ?, sa mère derrière l'objectif en robe bleue à pois blancs : « Garel, 19 août 1943. Tête d'or et tête de jais », c'est elle qui a légendé la photo, tu reconnais son écriture ? Elle a beau avoir épousé un communiste, elle vouait un culte à Claudel, particulièrement à *Tête d'or* et *Partage de midi*. Ce jour-là, elle t'avait confié une liste de produits à rapporter de la ferme, du lait, des œufs et des blettes, tu avais oublié les blettes – en fait, je t'avais demandé de les oublier, je détestais ça –, tu avais peur de te faire

gronder, elle n'a pas eu un mot de reproche. Elle t'adorait. Après la guerre, et après la mort de mon père (voici venir l'irracontable, avait pensé Georges), elle m'a dit que tu étais sans doute un enfant caché. Mon père est mort peu de temps après, arrêté et fusillé à Limoges en mai 44 par la milice de Darnand. Ma mère a été des années avant de pouvoir remettre les pieds à Garel. Ils y avaient vécu avant ma naissance, tu comprends, mon père, à l'époque, n'avait pas encore ouvert son cabinet à Limoges, et j'aime à croire (Jeanne n'était pas du genre à se confier) qu'ils y ont coulé des jours heureux. Quand j'y suis retournée l'été 45 avec mes grands-parents maternels (c'est à eux qu'appartenait la maison, tu te souviens ?), tu n'étais plus là. Les Segret nous ont juste dit que tu étais reparti pour Paris.

La nuit tombait, les néons du bar floutaient la photo, voilaient les visages des deux enfants d'un piquetis de gaze. Mado avait à peine touché à son thé. Dehors, dans l'air vif d'hiver, on entendait encore, venu de Denfert, le deux-tons obstiné des sirènes. Mado s'était arrêtée à l'angle de l'avenue des Gobelins : La prochaine fois, je t'invite à déjeuner chez moi, veux-tu ? J'habite tout près, au 73... non, pardon, au 68 – elle avait passé la main sur son front, enfoui son visage dans le col de son manteau, levé vers Georges un regard d'enfant perdu.

La fois suivante, ç'avait été dans la chambre où Mado est assise en cet instant, rue de la Reine-Blanche, à deux pas de leur café, au rez-de-chaussée côté jardin de l'Ehpad Le Clos de la Reine. Entre-temps, ils s'étaient parlé au téléphone, un rendez-vous devenu rituel, chaque mardi à 15 h. Le 1^{er} janvier, Georges, inquiet de ne pas avoir de nouvelles, avait pris les devants : tout allait bien, Mado était désolée de lui avoir causé de l'inquiétude, simplement il y avait du chambardement, ses fils lui avaient annoncé, le 25 décembre, alors qu'ils fêtaient Noël tous ensemble chez l'aîné, qu'ils lui avaient trouvé une place en maison de retraite, une chambre venait de se libérer l'occasion fait le larron, pour son bien, avaient-ils précisé, pour son confort et sa sécurité, avait renchéri sa belle-fille sur le ton d'une annonce SNCF tandis que Laura partait en claquant la porte et en hurlant des injures. Que veux-tu, mon petit Georges, ils trouvent que je déménage alors je fais mes cartons. Au moins, tu connais le

chemin... Le mardi suivant, à 15 h, il l'avait retrouvée là, de l'autre côté d'un double sas de sécurité qui donnait sur un guichet de réception hérissé de guirlandes de houx en plastique, devant lequel une jeune femme aux traits las et au chignon laqué l'avait fait attendre avant de revenir avec une autre, à peine plus âgée, en tailleur et blouse lavallière : Monsieur Szulewicz ? Je suis la directrice de l'établissement. La petite-fille de Mme Chastenay nous a parlé de vous. Inutile d'inscrire votre nom sur le registre, ça reste entre nous, mais pas plus d'une heure, je compte sur vous. C'est à droite, au fond du couloir.

Couloir, couloir, pas mouiroir, tout va bien, se répétait Georges en longeant les murs mauves, les portes closes, où des noms inconnus, des prénoms hors d'usage, s'inscrivaient en pleins et déliés sur des plaques de vinyle effaçable. Mado l'attendait, assise devant la baie vitrée, en jean, chemise blanche, et boots grenat : Tu vois, je te reçois dans ma chambre, et en cachette de mes fils, en plus, tu vas penser que je n'ai pas froid aux yeux. Avant son départ, elle lui avait demandé s'il pouvait prendre son chat : Pour le moment, il est chez Laura mais elle doit retourner à Cambridge, et puis il se fait vieux, tu comprends, il sera mieux avec toi qu'avec mes fils.

Laura était passée rue Winckler le samedi suivant avant d'attraper son Eurostar, en coup de vent, elle l'avait prévenu : en tornade, plutôt, s'était dit Georges face à cette réplique brune de Mado (cheveux rasés aux tempes du même noir d'encre que son bomber, iris bleu, oreilles délicates ourlées d'une ribambelle d'anneaux d'argent), qui, accroupie devant lui, extirpait le chat d'un panier, une gamelle, des croquettes, un coffret de marrons glacés et un paquet d'Earl Grey de son sac à dos, lui mettait le tout dans les bras avec en prime un irrésistible sourire à fossettes et des conseils d'hygiène féline délivrés à cent à l'heure dans un murmure délicieusement cambridgien et assortis d'informations biographiques destinées à satisfaire la curiosité de Georges, lequel, sous le charme et pris d'un léger tournis, avait réussi à isoler de ce flux sémantique les données « post-doctorat », « Isaac Luria » et « retour au printemps ».

Mais alors qu'elle était déjà presque enfuie, Laura s'était retournée, avait planté ses yeux dans ceux de Georges : Je ne parle plus à mon oncle ni à mon père, vous me donnerez des nouvelles de Mado ? Vous avez Skype ? Je le lui ai

installé. Bande de *assholes* (ce mot-là, très audible), jamais ils n'auraient osé faire ça du vivant de leur père, c'est juste qu'ils veulent vendre l'appartement des Gobelins. Elle aurait très bien pu y rester avec une aide à domicile. Mado a toujours été distraite. Quand j'étais petite, on jouait à se perdre dans Paris. C'est vrai que depuis la mort de mon grand-père ça ne s'est pas arrangé, elle oublie ses clefs, elle confond les prénoms de mes frères, mais c'est surtout (je ne sais pas comment vous dire ça) que toute sa vie adulte semble peu à peu s'effacer. Les mois passant, elle s'est mise à ne plus parler que de la guerre, de ses parents, de la maison en Corrèze – et de vous, je dois dire, surtout de vous.

— Georges, tu es là ? (Georges est là, oui, Mado l'ignore mais il ne fait rien d'autre qu'être là, avec elle, y compris dans les intervalles entre les trois rendez-vous quotidiens, à 10 h, 15 h, et 21 h, qu'ils se sont fixés depuis l'interdiction des visites en Ehpad le 11 mars). Tu as écouté le discours du blanc-bec ? « Dès demain midi et pour quinze jours au moins », je n'aime pas ce « au moins », mais on a attendu soixante-seize ans, on ne va pas se laisser intimider pour si peu, n'est-ce pas, mon petit Georges ? (elle l'appelait déjà comme ça à Garel, quand elle le dépassait d'une demi-tête et, du haut de ses huit ans, lui apprenait la vie). Tiens, je vais te lire quelque chose pour te changer les idées. Laura me l'a envoyé cet après-midi : c'est un poème de John Donne qui s'intitule, devine quoi, «La Corona», c'est d'actualité, non ? Le principe est simple : sept sonnets, dont chacun s'ouvre par le vers qui ferme le précédent. Le tout dernier vers du septième sonnet reprend celui du premier, et à la fin, la boucle est bouclée. Écoute, je te lis et j'essaie de traduire, mais je ne garantis pas le résultat, je ne suis pas Laura :

The first last end, now zealously possess'd

À la première dernière fin, ardemment possédée,

With a strong sober thirst my soul attends.

Mon âme se présente avec une violente et sobre soif.

'Tis time that heart and voice be lifted high;

Il est temps de porter haut le cœur et la voix ;

Salvation to all that will is nigh.

Le salut est proche pour tous ceux qui le désirent.

Salvation to all that will is nigh...

Le salut est proche pour tous ceux qui le désirent...

Et tandis que Mado tresse la couronne de vers, le vieux chat sourd vient se coller à l'ordinateur et plisse ses yeux vairons au rythme des vibrations.

*Emmanuel Mulin**(premier étage gauche)*

Le PR s'adresse à lui, Emmanuel l'a su d'emblée quand il a vu s'afficher sur la TV 55 pouces à pixels auto-émissifs de ses parents son visage grave, sa mâchoire contractée, quand ce regard magnétique s'est planté dans le sien pour ne plus le lâcher, car le PR ne cille pas, ou quasiment pas, bien moins en tout cas que les quinze à vingt fois par minute des sujets ordinaires, et Emmanuel reconnaît dans la faible fréquence de cette nictation un trait essentiellement olympien, le signe que cet homme n'a pas besoin d'activer les zones de pause de son circuit neuronal, est économe de son liquide lacrymal, maître de ses passions et de ses paupières, Emmanuel a parfois l'impression de comprendre le PR de l'intérieur mais il se sent aussi compris de lui et cette mystérieuse connivence le trouble et le ravit, car Emmanuel, lui, a des faiblesses humaines, et à présent qu'il se repasse le discours, assis au bureau de son père, il ne parvient plus à contenir son émotion, son exaltation, face à ce regard d'acier que rien ne voile, dans le secret de cette pièce capitonnée d'épais classeurs de cuir vert où, enfant, il n'avait pas le droit de pénétrer, son MacBook Air posé sur le cuir brun doré au petit fer du bureau Empire, pieds calés sur l'entretoise, coudes à plat dans une posture qui, sans qu'il en ait conscience, reproduit en miroir celle du PR, Emmanuel sent ses propres yeux s'embuer, à chaque nouveau « Nous sommes en guerre » il est saisi d'un frisson, le même qui parcourait son échine d'enfant lorsque, le premier mercredi du mois, il entendait rugir les sirènes, Emmanuel se sent appelé, grandi, galvanisé, ces « Nous sommes en guerre » font souffler dans la pièce tapissée de minutes

notariales un vent d'héroïsme, à chaque nouvelle occurrence le cœur et les paupières d'Emmanuel battent un peu plus vite, mais quand, après sa magistrale anaphore, le PR prend une inspiration et enchaîne « S'agissant des entreprises... », quand, à 16'17, Emmanuel voit scintiller sur la lame de son regard l'éclat d'un sourire comme un clin d'œil intérieur à lui adressé, alors, parvenu à sa séquence préférée, il n'y tient plus et, bouleversé, il met la vidéo sur pause.

Emmanuel se lève, arpente le bureau, s'arrête face au miroir Louis-Philippe dans le cadre duquel son père a glissé une vignette hexagonale représentant un chevalier en armure qui pourfend de sa lance le spectre de la grippe personnifié par un vieillard grincheux à plat ventre dans un paysage nappé de brume. La ressemblance est stupéfiante, quasi gémellaire, même si Emmanuel a quinze ans de moins que le PR : les yeux, le front, la mâchoire, la ligne de sourcils, et jusqu'à ce léger défaut de prononciation que son père s'est acharné à corriger en l'obligeant, au fil d'éprouvantes séances tenues chaque dimanche avant le déjeuner familial, à lire à voix haute des pages de Démosthène avec dans la bouche un comprimé de vitamine C, ce qui, bien sûr, n'a rien arrangé, de sorte qu'Emmanuel, tout au long de sa scolarité, des bancs de la maternelle à ceux de la Skema Business School, a multiplié les stratégies pour éviter de prendre la parole en public, jusqu'à ce qu'un jour, en Chine, loin de la rue Winckler et du bureau notarial, une fille lui murmure à l'oreille, tandis que du bout des doigts il dessinait sur sa hanche nue des huit nonchalants, que ce cheveu sur la langue était (Emmanuel traduit approximativement) comme un flocon d'enfance posé sur sa virilité, Emmanuel sourit à ce souvenir, sourit à son reflet, et, sans le lâcher des yeux, prononce haut et clair les derniers mots du discours du PR : « Hissons-nous individuellement et collectivement à la hauteur du moment. »

Il est 21 h 19, et le monde le rejoint.

Claire Kouassi
(deuxième étage droite)

Assise sur le carrelage de sa salle de bains, dos à la porte, genoux repliés sous le menton, regardant sans le voir le mur sur lequel des infiltrations sculptent un relief lunaire de cloques et de crevasses, Claire allume une cigarette. Elle ne devrait pas. Mais tout est encore tellement abstrait. C'est pour cela qu'elle fume, enfermée dans sa pièce refuge : pour atterrir, se ressaisir, comme si chaque bouffée de tabac mentholé lui permettait d'assimiler une infime dose d'événements, d'en métaboliser la charge toxique, à chaque taffe c'est un nouveau précipité de situations et de mots qui se dépose en elle, que son corps – son corps déjà bouleversé par d'invisibles et puissants flux hormonaux – apprend à traiter, comprend avant elle, car Claire, en cet instant, n'arrive pas à penser, n'a qu'une phrase en tête : Ça y est, nous y sommes, ça nous arrive.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

PREMIÈRE PARTIE. PRINTEMPS

Lundi 16 mars 2020, 21 h

1. Livia Antunes
2. Georges Szulewicz
3. Emmanuel Mulin
4. Claire Kouassi

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achevé de numériser



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr



© Éditions Gallimard, 2024.

GWENAËLLE AUBRY

Zone base vie

« *Rentrez chez vous*, mais c'est chez elle, dès qu'elle allume un écran, que cette folie déferle. C'est comme si, se dit Claire, l'intérieur et l'extérieur étaient sens dessus dessous, comme si la rue n'était plus l'espace de la rencontre mais celui de la séparation, comme s'il fallait s'enfermer pour avoir la preuve que les autres existent encore — les autres, ou ce qu'il en reste, les autres diminués, aseptisés, les autres altérés, sans profondeur, ni corps, ni odeur. Le monde s'est absenté et ne nous adresse plus que les signaux de sa perte, ses rayons toxiques d'étoile mourante. Le monde n'est plus dehors. »

Que nous est-il arrivé avec la pandémie ? Pour la première fois, le roman s'empare de cette expérience inédite en décrivant la vie d'un immeuble fictif habité par huit personnages. Petite fille, ouvrier du bâtiment, étudiante, entrepreneur complotiste..., ils n'ont rien en commun, sinon qu'ils sont séparés. Au fil des saisons de confinement et de déconfinement, le texte élargit leurs chambres aux dimensions du monde et sonde, au plus près des émotions et des corps, leurs existences à la fois immobiles et bouleversées, leurs stratégies pour s'en sortir sans sortir.

En ranimant notre mémoire collective à travers le souffle et l'intensité de son écriture, Gwenaëlle Aubry manifeste de façon jubilatoire la puissance libératrice de la fiction.

Gwenaëlle Aubry, romancière et philosophe, a publié une quinzaine de livres, traduits en dix langues. Elle a reçu en le prix Femina pour Personne.

DE LA MÊME AUTRICE

Romans et récits

LE DIABLE DÉTACHEUR, Actes Sud, 1999 ; réédition Mercure de France, 2012.

L'ISOLÉE, suivi de L'ISOLEMENT, Stock, 2002, 2003 ; réédition Mercure de France, 2010 (Folio n° 5201).

NOTRE VIE S'USE EN TRANSFIGURATIONS, Actes Sud, 2007.

PERSONNE, Mercure de France, 2009, prix Femina (Folio n° 5200).

PARTAGES, Mercure de France, 2012 (Le Livre de Poche n° 33063).

LAZARE MON AMOUR (SYLVIA PLATH), L'Iconoclaste, 2016.

PERSÉPHONE 2014, Mercure de France, 2016.

LA FOLIE ELISA, Mercure de France, 2018.

SAINT PHALLE. MONTER EN ENFANCE, Stock, 2021 (Le Livre de Poche n° 36910).

Philosophie

PLOTIN, TRAITÉ 53 (I, 1). QU'EST-CE QUE L'ANIMAL ? QU'EST-CE QUE L'HOMME ?, traduction et commentaire, Cerf, 2004.

DIEU SANS LA PUISSANCE : *DUNAMIS* ET *ENERGEIA* CHEZ ARISTOTE ET PLOTIN (ARCHÉOLOGIE DE LA PUISSANCE I), Vrin, 2006. Nouvelle édition revue et augmentée, Vrin, 2020.

LE MOI ET L'INTÉRIORITÉ, sous la direction de G. Aubry et F. Ildefonse, Vrin, 2008.

GENÈSE DU DIEU SOUVERAIN (ARCHÉOLOGIE DE LA PUISSANCE II), Vrin, 2019.

RELIRE LES *ÉLÉMENTS DE THÉOLOGIE* DE PROCLUS. RÉCEPTIONS, INTERPRÉTATIONS ANTIQUES ET MODERNES, sous la direction de G. Aubry, Ph. Hoffmann et L. Lavaud, Paris, Hermann, 2021.

Cette édition électronique du livre
Zone base vie de Gwenaëlle Aubry
a été réalisée le 30 mai 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
ISBN : 9782073075932 – Numéro d'édition : 637121).

Code produit : Q08177 – ISBN : 9782073075963
Numéro d'édition : 637124.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.